

**DE LA PARURE DE GUY DE MAUPASSANT A LE COLLIER DISPARU DU
PRINCE NARADHIP PRABANBHONGSE**

Vers la naissance de la nouvelle au royaume de Siam ?

INTHANO THEERAPHONG

Attaché Temporaire d'enseignement et de Recherche

CERLOM-INALCO (Paris)

james.tinthano@gmail.com

Résumé : Cette étude analyse l'introduction au Siam du genre littéraire de la nouvelle, notamment d'un texte dû au prince Naradhip Prabanbhongse, *Le collier disparu*, publié en 1916 dans une revue, *Histoires distrayantes* qui se trouve être une adaptation d'une traduction anglaise de *La parure* de Guy de Maupassant, *The Diamond Necklace*.

Mots-clés : Siam - Naradhip Prabanbhongse – Maupassant – Thaïlande – littérature.

Abstract : This study is about the introduction in Siam of the short story genre, namely a text by prince Naradhip Prabanbhongse, *Le collier disparu*, published in 1916 in *Histoires distrayantes* journal which happens to be an adaptation of one Guy de Maupassant's translations of *La parure*, *The Diamond Necklace*.

Keywords : Siam - Naradhip Prabanbhongse – Maupassant – Thailand – literature.

C'est aujourd'hui presque un lieu commun que d'affirmer que la culture siamoise, comme d'ailleurs la composition de la population de l'actuelle Thaïlande, est le produit d'un long métissage qui se poursuit encore de nos jours. En dehors du seul domaine littéraire, encore que les deux points ne soient pas étrangers l'un à l'autre, nous pouvons évoquer l'exemple de la langue elle-même qui a assimilé, depuis des siècles, de nombreux éléments étrangers, ne serait-ce que pour rendre compte de son adhésion au bouddhisme (Saengphalakit, 1981: 96-139) ou du choix de ses monarques d'une idéologie monarchique empruntée au Cambodge angkorien (Khanittanan, 2004: 375) ou bien encore les domaines de l'architecture et de la statuaire (Gosling, 2006: 170-183). Dans le domaine littéraire, les emprunts sont eux aussi la règle, qu'il s'agisse de thèmes indiens, bouddhistes issus des *jâtakas* (Delouche, 2011: 85-107) et même malais (Delouche, 1990: 81-100).

Lorsque le Siam, sous le règne du roi Mongkut (1851-1868) et, plus encore, sous celui du roi Chulalongkorn (1868-1910), s'est vu confronté à la montée des appétits colonialistes des Britanniques et des Français, ses monarques ont décidé de tenter d'assimiler les techniques et les modes de pensée des Occidentaux, afin de mieux les contrer ; pour cela, ils ont envoyé des étudiants, issus de la famille royale ou de la haute noblesse administrative, faire des études en Europe, essentiellement en Grande Bretagne. Ceux-ci ont alors été en contact avec des genres littéraires qu'ils ont, à leur retour, fait connaître au Siam : nous pouvons évoquer ainsi le premier roman siamois, *La vengeance*, qui date de 1902 (Fels, 1993: 117-123) et les premières adaptations de pièces du théâtre parlé par le roi Vajiravudh (Inthano, 2007: 75-105). Ces textes étrangers, ainsi introduits au Siam, n'étaient pas de pures traductions, mais tentaient de placer actions et thèmes dans un cadre plus spécifiquement siamois, se plaçant ainsi dans la tradition que nous avons évoquée plus haut¹.

¹ Jacqueline de Fels se pose la question de la manière dont il conviendrait de qualifier les œuvres étrangères ainsi importées au Siam à la fin du XIXe et au début du XXe siècle : « Traitant des ouvrages nés de romans occidentaux, nous nous sommes résignée parfois à écrire qu'ils avaient été traduits, préférant les termes adaptation, tiré de, d'après, n'osant pas aller jusqu'à contrefaçon de. Le mot qui conviendrait le mieux serait arrangement, comme c'est le cas pour une œuvre musicale, si arrangement exprimerait pour un ouvrage littéraire le contraire d'une composition originale. » (Fels, 1993: 240).

C'est en nous inscrivant dans l'optique de l'introduction au Siam du genre littéraire de la nouvelle que nous souhaitons présenter ici une rapide étude d'un texte dû au prince Naradhip Prabanbhongse, *Le collier disparu* (Prabanbhongse, 1967: 332-347), publié en 1916 dans une revue, *Histoires distrayantes* (Fels, 1993: 241-244). Il nous semble en effet particulièrement intéressant en ce sens qu'il a, pendant très longtemps, été considéré comme une œuvre originale et que ce n'est que très récemment (Kongkanan, 1996: 253) qu'un chercheur thaïlandais a pu mettre en évidence qu'il s'agit en fait d'une adaptation particulièrement habile d'une traduction anglaise de *La parure* de Guy de Maupassant, *The Diamond Necklace* ; l'auteur de cette traduction est inconnu (Fels, 1993: 241). Nous pensons qu'en montrant comment l'auteur siamois a su placer une intrigue et des personnages initialement bien français dans ce cadre siamois, nous pourrions dévoiler la manière dont le genre de la nouvelle a pu être introduit dans les genres littéraires siamois contemporains.

Le premier point qui, dans cette œuvre, nous semble intéressant à relever, c'est le titre qui lui est donné par l'adaptateur siamois. La nouvelle de Guy de Maupassant est sobrement intitulée *La Parure* ; ceci n'est pas anodin puisque si nous savons par là ce dont il est question, un bijou et certainement un bijou de valeur, ce titre ne nous permet en aucune façon de deviner ce qui va bien pouvoir arriver dans le cours de l'histoire qui va nous être comptée : de fait, cette parure ne devient véritablement le centre de la nouvelle qu'après que Mathilde Loisel, l'héroïne, se soit rendu compte que le bijou qu'elle avait emprunté à sa riche amie, madame Forestier, est perdu. Ce qui n'était guère qu'une anecdote agréable nous rapportant le rêve d'un soir de la jeune et jolie épouse d'un obscur employé du ministère de l'Instruction publique bascule dans le drame et toute la suite nous raconte une vie de misère et de labeur avec un unique but, rembourser la parure qu'il a bien fallu acheter pour rendre son bien à la prêteuse.

Ce n'est pas le cas du titre du texte siamois, *Le collier disparu* ; celui-ci, en effet, porte en lui-même le ressort essentiel de l'intrigue de cette courte nouvelle, la perte du collier emprunté par l'héroïne. Du point de vue de l'intérêt que peut ressentir le lecteur, cette mention de la disparition du bijou semble quelque peu malhabile à un regard occidental. Mais si nous nous plaçons dans la tradition littéraire siamoise, ce n'est pas le

cas : les lecteurs comme les spectateurs du théâtre classique sont habitués à connaître l'intrigue de l'œuvre avant même que de prendre connaissance de la manière dont l'auteur va la traiter. Le plaisir pris à cette lecture ou à ce spectacle est d'attendre de voir arriver le moment qu'il connaît et qu'il attend. Ainsi, ce titre qui déflore l'histoire la fait demeurer dans les traditions et participe déjà d'une forme d'adaptation.

Si le titre sacrifie ainsi à une vision traditionnelle de la manière dont se déroule une intrigue dans la littérature classique siamoise, nous devons considérer que c'est la chute de *Le collier disparu* qui apporte véritablement quelque chose de neuf à la façon dont une histoire s'achevait, jusqu'à sa publication en 1916. Il faut bien remarquer que, ce sera là notre deuxième point, dans le texte original de Guy de Maupassant, tout ce qui fait le sel de cette brève nouvelle, c'est ce dénouement imprévu, qui tient en trois phrases :

Oh ! Ma pauvre Mathilde ! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs. (Maupassant, 1995: 45)

Le prince Naradhip Prabanbhongse conserve, dans son adaptation, cette chute brutale :

Ce collier que tu m'avais emprunté, ce n'était pas de vrais diamants ! Je l'avais acheté dans une petite boutique près du temple de Ko pour soixante-dix bahts seulement ! (Prabanbhongse, 1967: 347)

Cependant, même si nous pouvons observer que le traducteur siamois ne s'éloigne pas vraiment de la fin de la nouvelle française, un point, dans ce court extrait doit être remarqué : si nous nous trouvons ici devant ce que l'on peut bien appeler un coup de théâtre et qui éclaire rétrospectivement d'une lumière sombre toute la deuxième partie de la nouvelle, des explications, que ne donne pas Guy de Maupassant, nous sont fournies ; le collier de faux diamants a été acheté dans une boutique spécialisée dans les fausses pierres près du temple de Ko. Or, ce quartier était justement connu à Bangkok, au début du XXe siècle, pour ce type de marchandises. Nous voyons poindre ici l'adaptation habile du prince Naradhip Prabanbhongse qui place l'origine de la parure dans un lieu que ses lecteurs siamois ne pouvaient pas ignorer. Il y a cependant bien plus dans la manière dont ce dénouement est traité par l'auteur siamois. En effet, alors

que Guy de Maupassant se contente, en quelque sorte, d'éclairer presque sèchement le lecteur sur l'inutilité de ces longs sacrifices que l'achat de la parure perdue ont coûté à Mathilde Loisel et à son mari, le laissant peut-être réfléchir à un destin brisé, le prince Naradhip Prabanbhongse va retirer de cela une sorte de leçon qui se place bien dans le mode de pensée des Siamois de son époque ; voilà la traduction du dernier paragraphe tel qu'il l'a composé :

« Hélas, ma pauvre et honnête amie ! » Khun Ying parlait et ses larmes coulaient sur son visage. « Ce collier que tu m'avais emprunté, ce n'était pas de vrais diamants ! Je l'avais acheté dans une petite boutique près du temple de Ko pour soixante-dix bahts seulement ! Petite amie très chère, quel mauvais karma tu as ! Quelle idée saugrenue t'a poussée à te lancer avec tant d'impétuosité, pour rien ? N'aurais-tu pas pu m'en toucher un mot avant ? Ô suprême Bouddha, impermanence des impermanences, nuisible désir, ma petite Kesani ! » (Prabanbhongse, 1967: 347)²

Les références appuyées au bouddhisme que nous trouvons ici, qu'il s'agisse du Bouddha lui-même, du karma, de l'impermanence et du désir, achèvent en quelque sorte de placer les lecteurs dans un environnement, un mode de pensée qui leur sont familiers, celui de leurs croyances quotidiennes. La nouvelle telle qu'elle est ainsi adaptée prend valeur d'enseignement bouddhiste et, non contente de cela, se place dans la tradition des jâtakas et autres contes bouddhistes qui se retrouve constamment dans la littérature classique.

Ce ne sont pas seulement le titre et le dénouement de la nouvelle de Guy de Maupassant dans son adaptation en siamois que le prince Naradhip Prabanbhongse a en quelque sorte transformés pour faire du texte français une œuvre qui a longtemps été prise pour une nouvelle originale. C'est ainsi, et nous l'avons d'ailleurs évoqué en nous intéressant à la manière dont le dénouement nous est présenté, que l'intrigue se trouve d'abord transposée du Paris du XIXe siècle au Bangkok du début du XXe. Cette transposition se trouve d'abord dans le logement de Mathilde Loisel et de son mari qui

² Notons cependant que, dans le texte de Guy de Maupassant, avant la dernière phrase, nous pouvons lire : « Madame Forestier, fort émue, lui prit les deux mains » (Maupassant, 1995: 45). Cependant, tant que nous ne savons pas que la parure avait été perdue, les causes de l'émotion de madame Forestier peuvent être diverses et c'est en quelque sorte au lecteur de les imaginer.

habitent dans un pauvre petit appartement, mal entretenu et pas très propre, dans la rue des Martyrs ; Soy Kesani, l'héroïne siamoise, et son mari Mora louent un compartiment chinois dont on ne sait pas vraiment dans quel quartier de Bangkok il se trouve mais, compte tenu de l'époque, on peut deviner que ce doit être dans le quartier chinois. Ces habitations, bien qu'elles ne soient pas décrites avec beaucoup de détails, montrent au détour d'une phrase le chic niveau de vie de ces deux couples. Pour les Français, nous lisons :

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. (...) elle s'asseyait, pour dîner, devant une nappe de trois jours. (Maupassant, 1995: 24-26)

Ceci devient, pour les Siamois :

Il lui fallait bien survivre dans ce compartiment chinois de location. Il lui fallait bien supporter ce vieux mobilier brinquebalant (...) Plus elle voyait cette couche crasseuse, plus elle pensait à un lit luxueux en cuivre rutilant (...) Les moustiquaires n'étaient pas en soie ni décorées de rubans. (Prabanbhongse, 1967: 333)

Dans le texte du prince Naradhip Prabanbhongse, on voit certes une transposition de la description de Guy de Maupassant, mais pas la référence au dîner qui est remplacée par la moustiquaire ; ceci est compréhensible puisque, autrefois, au Siam, les femmes servaient leur mari (cela existe encore dans certaines provinces de la Thaïlande actuelle), tandis que la moustiquaire faisait évidemment partie du mobilier indispensable et pouvait servir à montrer le niveau social de ceux dont elle ornait la chambre. Nous voyons ici comment le décor tel qu'il est présenté contribue à transformer le cadre original.

D'une façon générale, les quelques endroits de Paris mentionnés dans *La parure* sont complètement transformés pour, justement, plonger le lecteur dans un environnement qui leur est familier. C'est ainsi que le bal par lequel toute l'intrigue non seulement bascule mais prend toute sa force est «dépaysé» du Ministère de l'Instruction publique en France vers celui des Finances à Bangkok. Le fait que Mora, l'époux de

Soy Kesani, travaille comme commis dans ce dernier ministère alors que Guy de Maupassant nous présente Loisel comme employé d'un autre ministère en France peut, lorsqu'il nous est révélé au début de chacune des deux nouvelles peut sembler anodin et même gratuit : pourquoi tel ministère plutôt que tel autre ? Il y a à cela une raison que le prince ne fait que suggérer lorsque, le bal s'étant terminé très tard dans la nuit, les deux époux se préparent à rentrer chez eux :

Et la fête s'acheva. Elle avait, au détour d'un regard, vu Nora qui, debout, l'attendait depuis minuit parce qu'il voulait tellement rentrer chez eux ; il s'était approché pour lui faire comprendre que c'était l'heure mais elle avait fait comme si elle ne comprenait pas, continuant à parler de choses et d'autres avec de beaux messieurs et de belles dames. Ils sortirent par la porte Wiset Chaysi. (Prabanbhongse, 1967: 340)

C'est dans cette dernière phrase que nous comprenons pourquoi le Prince Naradhip Prabanbhongse fait travailler l'époux de son héroïne dans ce ministère : c'est qu'à cette époque le Ministère des Finances était abrité dans des locaux situés dans l'enceinte du Palais royal ; le choix de ce cadre prestigieux, porteur d'une grande symbolique dans un pays toujours très attaché à l'institution monarchique, explique plus encore pourquoi la jeune femme voulait tant assister à ce bal, ceci pour pouvoir entrer, ne serait-ce que l'espace d'une nuit, dans une société dont elle considère qu'elle devrait faire partie et dont toute sa vie montre qu'elle se sent exclue.

Le dernier lieu sur lequel nous souhaitons porter notre attention est celui où cette brève histoire trouve son épilogue, ceci d'autant plus qu'il nous amènera à parler des références sociales que nous souhaitons également relever dans l'adaptation du prince Naradhip Prabanbhongse. Dans la nouvelle française, Mathilde Loisel fait cette rencontre de son amie madame Forestier qui permettra de montrer l'inanité de dix années d'efforts et de sacrifices au cours d'une promenade dominicale aux Champs-Élysées :

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était madame Forestier, toujours belle, toujours jeune, toujours séduisante.

Madame Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler ? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas ? (Maupassant, 1995: 44)

Dans l'adaptation siamoise, la rencontre se fait dans le monastère de Rachaburana, où Soy Kesani est venue assister à une cérémonie religieuse bouddhiste³ :

Il advint qu'un jour Soy Kesani alla entendre le prêche de la Grande Vie au monastère de Rachaburana. Elle aperçut Khun Ying [titre honorifique accordé à des femmes de la haute société par le roi] assise elle aussi dans un pavillon, fière d'avoir présidée à la récitation de ce chapitre. Soy Kesani reconnut Khun Ying Somchin ; elle avait pas mal vieilli mais était encore bien et conservait de l'éclat grâce à sa fortune. (Prabanbhongse, 1967: 343)

Nous comprenons bien que les Champs-Élysées sont, pour Mathilde Loisel, un lieu qui lui permet d'oublier un moment la dureté de sa vie, c'est que nous nous trouvons dans la société française et que, sur cette avenue, peuvent se rencontrer toutes les classes sociales : la vue des femmes de la haute société lui permet sans doute de continuer un rêve désormais disparu mais aussi de mesurer le gouffre social où elle est tombée. Un tel lieu n'est pas imaginable dans le Siam du prince Naradhip Prabanbhongse ; d'abord une mixité sociale de ce genre n'existait pas à Bangkok et, de plus, les femmes de haut rang ne pouvaient pas sortir seules et même pour faire des courses, devaient être accompagnées d'un chaperon. Le seul endroit où des femmes de conditions désormais aussi différentes que Soy Kesani et Khun Ying Somchin peuvent se rencontrer par hasard est bien le monastère bouddhiste où toutes les classes sociales sont rassemblées dans la même foi. Le choix est donc celui de la vraisemblance ; mais il faut voir autre chose encore car le monastère de Rachaburana permet de plonger plus encore l'intrigue dans un environnement spécifiquement siamois, tant social que culturel.

³ Cette cérémonie traditionnelle, existant au Siam depuis au moins la fin du XVe siècle, qui se déroule tous les soirs pendant sept jours chaque année consiste à entendre la récitation de la Grande Existence (le texte, restauré au début du XIXe siècle a été composé en 1482 sous le règne du roi Phra Boromotraylokanat), qui rapporte la dernière vie du Bouddha avant qu'il ne renaisse sous la forme de Gotama, le Bouddha historique. C'est un moment très important pour les Bouddhistes qui croient que, s'ils l'entendent de bout en bout, ils renaîtront aux temps de Sri Arya Metraya Metraya, le Bouddha à venir (Delouche, 1986: 80).

C'est d'ailleurs sur ce dernier point que nous souhaitons maintenant porter notre attention ; on l'aura compris, les lieux qui sont évoqués dans l'adaptation du prince Naradhip Prabanbhongse sont tous, plus ou moins, en rapport avec cet environnement social mais d'autres éléments doivent être envisagés. Nous voyons par exemple la manière dont Guy de Maupassant nous présente son héroïne, qui n'est évidemment pas à sa place dans la classe sociale qui est la sienne :

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique. (Maupassant, 1995 : 23)

Ceci devient, en siamois :

Soy Kesani semblait être un éléphant blanc dans une troupe d'éléphants noirs. Ses paroles, son visage et ses manières étaient séduisantes. Blanche, irradiante, plus belle que les poupées des femmes du palais, de toutes les jeunes filles du voisinage aucune ne la surpassait. Son père était employé au Ministère des Finances, pauvre, totalement dépourvu de biens. Comme ses parents n'étaient pas riches, elle n'avait pas d'amis. Quand il y avait une fête, une réception, elle n'était jamais invitée. Son père s'étant efforcé à l'école du palais pour y recevoir une éducation soignée⁴, elle eut l'espoir qu'un jour peut-être elle trouverait un mari qui lui permettrait de s'élever selon ses désirs. (...) Elle se résolut à épouser Mora, petit commis du Ministère des Finances. (Prabanbhongse, 1967: 332s)

Comme nous le voyons, l'introduction du prince Naradhip Prabanbhongse est beaucoup plus détaillée que celle de Guy de Maupassant alors que nous avons quelque peu coupé cette citation. Nous pensons que ce que l'on pourrait considérer comme une glose est en fait réfléchi, pour faire entrer l'intrigue dans le cadre de la société de Bangkok de l'époque, et qu'elle joue un rôle dans la vraisemblance du récit siamois. Notons tout d'abord cette comparaison qui assimile la jeune Soy Kesani à « un éléphant blanc dans une troupe d'éléphants noirs » : la référence aux éléphants blancs est

⁴ Sur le rôle du palais dans l'éducation des jeunes filles au Siam, cf. Ritthichan 2009: 13-41.

évidemment très parlante pour un lecteur siamois et place d'emblée l'histoire dans leur culture, où l'éléphant blanc est rare et considéré comme une exception chargée d'une symbolique royale. La beauté de la jeune fille est résumée dans le fait que sa peau est blanche ; de nos jours encore, la pâleur de la complexion du visage est considérée comme une marque sociale, par opposition au visage basané par les travaux des champs des paysannes, qui constituaient à l'époque l'immense majorité des femmes siamoises (Guy de Maupassant se contente d'une évocation presque abstraite, « c'était une de ces jolies et charmantes filles »).

Une deuxième remarque qui nous paraît nécessaire, c'est que l'auteur siamois parle de l'éducation de son héroïne, ce que ne fait pas Guy de Maupassant ; Soy Kesani a été éduquée dans l'école du palais. Ceci nous semble important car nous avons ici une jeune femme qui a eu l'occasion de côtoyer le luxe et le raffinement qui présidait dans les palais royaux, ce qui explique sa nostalgie lorsqu'elle voit l'environnement qui est le sien après son mariage et accentue son sentiment constant de frustration. Mais il y a plus encore ; dans la nouvelle de Guy de Maupassant, la riche amie de Mathilde, madame Forestier, à laquelle elle va emprunter cette fameuse parure, apparaît soudain au détour de la discussion concernant la préparation de la toilette qu'elle devra porter au bal du Ministère :

Mais son mari s'écria : « Que tu es bête ! Vas trouver ton amie madame Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela ». (Maupassant, 1995: 35)

S'il fallait critiquer Guy de Maupassant sur la vraisemblance de sa nouvelle, ce serait bien là. En effet, on ne voit nulle part dans ce qui précède où et comment Mathilde aurait pu nouer une relation amicale avec madame Forestier au point d'être « bien assez liée avec elle ». Or, sans que Khun Ying Somchin ne soit nommément mentionnée avant le même moment dans l'adaptation du prince Naradhip Prabanbhongse :

« Si tu tiens absolument à pouvoir porter un collier de diamants alors que nous sommes pauvres et que tu n'en as pas, il ne te reste plus qu'à penser en emprunter un. Pourquoi

rester à te lamenter comme cela ? Vas donc voir Khun Ying Somchin et demande-lui de te prêter un bijou, juste pour que tu te sentes belle. » (Prabanbhongse, 1967: 338),

nous ne sommes pas vraiment étonnés puisqu'il est possible que, dans sa jeunesse, Soy Kesani ait pu se lier d'amitié avec Khun Ying Somchin à l'école du palais qu'elles auraient fréquentée toutes les deux. Nous voyons ainsi que l'adaptateur siamois fait d'une pierre deux coups puisqu'il appuie la transposition environnementale de Paris vers Bangkok et qu'il explique de manière crédible comment l'emprunt du collier de diamants.

Nous avons déjà évoqué le monastère de Rachaburana où, dans la nouvelle siamoise, se place le dénouement de l'histoire, en nous plaçant dans la double optique du décor et de la vraisemblance de la rencontre fortuite de nos deux héroïnes. Nous aimerions maintenant attirer l'attention sur l'attitude que les deux auteurs prêtent, qui à Mathilde Loisel qui à Soy Kesani, lorsque la jeune femme décide de confier le secret qui a détruit sa vie au long des dix années qui viennent de s'écouler. Guy de Maupassant écrit ceci :

Elle s'approcha.

- Bonjour Jeanne !

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise.

Elle balbutia :

- Mais... Madame !... Je ne sais... Vous devez vous tromper...

- Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri :

- Oh ! Ma pauvre Mathilde, comme tu as changée !...

- Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue ; et bien des misères... et cela à cause de toi...

- De moi... Comment cela ?

- Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.

- Oui. Eh bien ?

- Eh bien, je l'ai perdue.

- Comment ! Puisque tu me l'as rapportée...
- Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ce n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente. (Maupassant, 1995: 44s)

Le prince Naradhip Prabanbongse nous décrit la scène d'une autre manière :

Ayant réfléchi, elle s'approcha doucement, à genoux, de Khun Ying Somchin et se prosterna tout près d'elle. Khun Ying Somchin ne lui adressa pas un mot aussi lui effleura-t-elle doucement le pied de la main.

- Est-ce que vous allez bien, Khun Ying ?

Khun Ying Somchin tourna un peu la tête et la regarda. Elle était étonnée car elle ne se souvenait pas de Soy Kesani, parce que celle-ci était amaigrie, vieillie et semblait épuisée, vraiment pitoyable. Sa manière de se vêtir faisait d'elle une autre femme. Ce n'est que quand elle lui eût dit son nom que Khun Yin, stupéfaite, la reconnut et se leva pour l'étreindre.

- Quoi ? Soy Kesani ? Quoi ? Non, ce n'est pas possible !

Ses cris étaient plus aigus que ceux de Matsi dans le chapitre de la forêt⁵.

- Qu'est-ce qui t'es arrivé ? On dirait que tu as été maudite par un démon qui t'aurait transformée en Pikulthong !⁶

La malheureuse répondit :

- Après ces dix ans au cours desquels je suis tombée au fond de la détresse et du désespoir au point de penser que je ne m'en sortirais jamais, voilà que je viens me prosterner à vos pieds.

Sa phrase s'acheva dans un hoquet de sanglots.

- Je me suis trouvée dans cette situation à cause de la gratitude et de la loyauté que je vous devais vous montrer. J'ai cru mourir plusieurs fois chaque jour.
- Quoi ? Tu dis que c'est à cause de moi que tu es ainsi tombée ?
- C'est vrai, je vous l'assure ! Ne vous souvenez-vous pas qu'il y a dix ans vous avez eu la bonté de me prêter votre collier de diamants ? Je l'ai égaré...

⁵ Le prince Naradhip Prabanbongse fait ici référence à l'un des passages de la Grande Vie lorsque le prince Vessantara, le futur Bouddha, apprend à son épouse Matsi que, par renoncement, il a donné ses deux enfants à un brahmane qui les lui avait réclamés.

⁶ Rappel d'une légende siamoise qui raconte les aventures d'une malheureuse princesse, Pikulthong, en butte à un cruel démon qui lui fait subir tant de tourments qu'elle n'ose même plus parler. (Fels, 1993: 243)

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Egaré ? Tu plaisantes ! Allons, Soy Kesani, j'ai encore bonne mémoire et je me souviens très bien. Tu as perdu la raison ou quoi ? C'est vrai que je te l'ai prêté, mais tu es bien venue me le rendre ! Alors, comment donc aurais-tu pu sombrer dans la misère à cause de ce même collier que tu aurais perdu ? Je ne comprends rien à ce que tu dis !
- Mais non ! Ce n'était pas ce collier que je vous avais emprunté ! Le vôtre, je l'avais égaré ! Je me suis saignée aux quatre veines pour vous le rendre. Je suis bien contente que, ce jour-là, vous n'ayez rien remarqué. Mais son prix, 10.000 bahts, c'est ce qui a fait que, pendant dix ans, j'ai travaillé jour et nuit, et j'ai fini par tout pouvoir remboursé, jusqu'au dernier baht ! J'ai dû tout vendre, pour pouvoir vous le rendre, ce collier. Celui que j'ai acheté était exactement le même que celui que vous m'aviez prêté, n'est-ce pas Khun Ying ? Et vous n'avez rien perdu à cause de ma sottise. C'est moi, j'ai fait une faute et j'en ai été bien punie... (Prabanbhongse, 1967: 346s)

Si nous avons choisi de donner en parallèle les deux versions de ce passage, c'est bien entendu d'abord pour montrer en quoi l'adaptation en siamois est plus ample que le texte original ; cependant, nous l'avions déjà remarqué lorsque nous avons évoqué la chute de l'histoire. Mais l'essentiel n'est pas là : dans la nouvelle de Guy de Maupassant, si madame Forestier, dans un premier temps, est étonnée qu'une « bourgeoise », au sens péjoratif qu'il avait en français au XIXe siècle, vienne ainsi lui adresser la parole, elle se reprend bien vite lorsqu'elle reconnaît Mathilde ; d'ailleurs, les deux femmes continuent de se tutoyer comme lorsqu'elles étaient dix ans plus jeunes. Leur attitude est bien différente dans le texte qu'adapte le prince Naradhip Prabanbhongse ; nous avons pourtant bien compris qu'au moment où Soy Kesani va emprunter le collier à Khun Ying Somchin, même si elle lui montre quelque déférence (n'est-elle pas bien plus riche qu'elle et d'un rang social bien plus élevé ?), nous pouvons bien ressentir une certaine intimité entre elles, qui est certainement la marque des années qu'elles ont passées ensemble à l'école du palais.

Dans la scène du monastère de Rachaburana, nous constatons bien qu'un véritable monde les sépare. Notre traduction ne donne, au niveau du langage employé en siamois par les deux femmes, qu'un faible aperçu de cela, puisque nous ne pouvons jouer que sur l'opposition entre le «tu» et le «vous» ; en siamois, où les référents

personnels, très nombreux, marquent essentiellement la hiérarchie sociale entre ceux qui parlent, nous ne pouvons que nous rendre à l'évidence, Soy Kesani se place très bas tandis qu'elle s'adresse à Khun Ying Somchin par son titre, ceci parce que, à tort ou à raison, elle considère qu'elles ne sont plus dans le même type de rapports que ceux qu'elles ont pu entretenir autrefois. Mathilde utilise naturellement le tutoiement lorsqu'elle parle à son ancienne amie, ceci parce que les conventions sociales qui régissent les rapports entre les membres de la société française sont très différentes de celles que l'on pouvait observer dans l'ancien Siam et dont de nombreuses traces demeurent dans la société thaïlandaise contemporaine.

De la même manière, lorsque Soy Kesani décide de s'adresser à Khun Ying Somchin, elle est loin de le faire de la même manière que Mathilde par rapport à madame Forestier ; Mathilde, malgré tout ce qu'elle a enduré et tout ce qui, elle en est certainement consciente, les séparent désormais, l'aborde en lui disant simplement : «Bonjour Jeanne !». Soy Kesani, elle, se prosterne devant Khun Ying Somchin, au point de lui effleurer les pieds : nous voyons, dans cette attitude, où la jeune femme se place dans la hiérarchie sociale. Ajoutons que Soy Kesani explique ses années d'abnégation et de dur labeur par le concept de gratitude, qui est éminemment bouddhiste tandis que nous devons comprendre que Mathilde a agi seulement par honnêteté, ce qui est tout aussi respectable mais ne serait pas suffisant dans le contexte siamois.

Le temps nous manque pour proposer ici un tableau synoptique qui permettrait pourtant, mettant en évidence l'exakte coïncidence entre les personnages, leur rang social et le déroulement de l'intrigue dans *La parure* et dans *Le collier disparu*, ne pointerait pas moins les transformations subtiles encore qu'évidentes qu'a fait subir le prince Naradhip Prabanbhongse au texte de Guy de Maupassant, pour en faire, en définitive, un texte qu'il faut bien désormais ranger parmi les premières nouvelles les plus achevées des débuts de la littérature contemporaine siamoise. Il semble bien que le but de l'adaptateur ne soit pas de faire connaître des œuvres littéraires étrangères mais bien, en conservant cependant une intrigue et un type d'écriture, de les absorber complètement dans la tradition siamoise.

Les quelques remarques que nous avons pu présenter ici ne sont pas, pour nombre d'entre elles, sans rappeler ce que, dans nos recherches récentes, que nous poursuivons d'ailleurs dans le cadre de notre thèse de doctorat, nous avons pensé pouvoir mettre en évidence à propos de l'importation du théâtre parlé à l'occidentale dans la littérature siamoise contemporaine par le roi Vajiravudh (1910-1925). S'il s'agit bien, dans un premier temps, et c'est ce qui se passe pour la nouvelle avec *Le collier disparu* du prince Naradhip Prabanbhongse, de se servir d'un thème ou d'une trame directement empruntés à une œuvre dont l'original est soit en anglais soit en français pour composer un texte siamois, il ne peut en aucune manière être question de traductions⁷.

L'auteur siamois s'attache à s'appropriier le texte occidental au point que, comme dans le cas qui nous intéresse ici, l'histoire est tellement naturalisée que l'on peut difficilement retrouver dans l'œuvre en siamois des preuves de son origine étrangère. Nous retrouvons ici un point de vue qui nous est cher, celui que nous considérons comme étant la base de toute la culture siamoise des origines à nos jours, le métissage culturel par lequel les Siamois ont su s'approprier, au sens littéral du terme, tout ce qui pouvait contribuer à l'élaboration de leur identité linguistique et artistique : une forme nouvelle, un thème nouveau, mais très habilement inséré dans la réalité sociale et culturelle du Siam du début du XXe siècle.

Bibliographie :

- DELOUCHE, Gilles (1986). « L'incorporation du royaume de Sukhoday au royaume d'Ayudhya par le Roi Boromotraylokanat (1448-1488) : Le bouddhisme, instrument politique », *Cahiers de l'Asie du Sud-est*, n° 19, pp. 61-82.
- DELOUCHE, Gilles (1990). « L'influence de la littérature malaise sur la littérature siamoise : Inao », Po Dharma (éd.), *Le monde indochinois et la Péninsule malaise, Contribution de la délégation française à la seconde conférence internationale sur les études malaises*. Ambassade de France, Kuala-Lumpur.

⁷ Sur ce point cf. Inthano 2007: 75-133.

- DELOUCHE, Gilles (2011). « La séparation et le mystère : la mer dans la littérature classique siamoise », *Civilisations des mondes insulaires*, Radimilahy, Chantal & Rajaonarimanana, Narivelo (éd.). Karthala: Paris.
- FELS, Jacqueline de (1993). *Promotion de la Littérature en Thaïlande, tome 1*. Paris: INALCO.
- GOSLING, Betty (2006). *Origins of Thai Art*. Bangkok: River Books.
- INTHANO, Theeraphong (2007). *Le Roi Rama VI (1910-1925) et le théâtre occidental : traductions ou adaptations ?*, mémoire pour l'obtention du grade de Master, Asie du Sud-est, Etudes siamoises. Paris: INALCO.
- KHANITTANAN, Wilaiwan (2004). « Khmero Thai : The great change in the History of Thai language in Chao Phraya basin », Burusphat (Somsonge) éd., *Papers from the Eleventh Annual Meeting of the Southeast Asian Linguistics Society*. Tempe, Arizona: Arizona State University.
- KONGKANAN, Wipha (1996). *Origines du roman en Thaïlande*. Bangkok: Dok Ya.
- MAE WAN (1942). *La vengeance*. Bangkok: Thay Khasem (ouvrage en siamois).
- MAUPASSANT, Guy de (1995). *La parure*. Paris: Le livre de poche.
- PHRA PHUTTHA LĒT LA NAPHALAY, sa Majesté le roi & VAJIRAVUDH, sa Majesté le roi (2008). *Ramakien & Origines du Ramakien*. Bangkok: Sinlapa Bannakhan (ouvrage en siamois).
- PRABANBHONGSE, prince Naradhip (1967). « Le collier disparu », *Manuel de littérature thaïe*, vol. 4, Bangkok: Khurusapha (ouvrage en siamois).
- RITTHICHAN, Ratchadaporn (2009). *Le rôle de la Congrégation des Sœurs de Saint-Paul de Chartres dans l'éducation des jeunes filles au Siam au XX^{ème} siècle*, Thèse pour l'obtention du grade de docteur de l'INALCO, Paris.
- SAENGPHALASIT, Wichitra (1981). *Les mots étrangers dans la langue siamoise*. Bangkok: Odeon Store (ouvrage en siamois).